

Le Canard Zmuté

Librement enchaîné aux Rencontres Culturelles Transversales



Vendredi soir, Art'zimut offre un banquet républicain, sur la place grande de Puybrun

Art, culture ou animation ?

L'heure du bilan arrive. Les Rencontres touchent à leur fin. Une semaine d'intense agitation du bocal des bocages et des cantons, des corps et des esprits, est en train de se clore.

Hier, sur la grand-place de Puybrun, un vaste banquet de type républicain. Tous les élus impliqués dans l'affaire étaient présents. Bal des édiles, belles paroles sonores, accortes et indolores et vin à volonté. Stagiaires, animateurs, artistes, public et gens du crû partagent la saucisse grillée au barbecue, la fanfare tonitruue comme il se doit, les crêpes sautent allègrement dans des assiettes joyeuses. Sur un des murs de l'église sont projetés des portraits d'habitants venus poser avec leur objet préféré.

suite page 2

Editorial

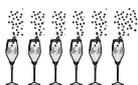
La culture et le temps

« Le Lot n'est pas un désert culturel », Jean Launay, député-Maire socialiste de Bretenoux assène ces mots avec aplomb et certitude à l'issue du banquet offert par Art'zimut sur la grand-place de Puybrun. Auteur d'un rapport de fraîche date sur le développement culturel comme outil d'aménagement du territoire, il sait de quoi il parle.

Nous nous interrogeons cependant. S'il y a un cinéma de belle qualité à la programmation alléchante dans la circonscription, nous cherchons les théâtres et lieux de concerts ou musées qui offriraient dans la proximité, des arts et des spectacles qui répondraient à l'exigence affirmée par Malraux et continuée par ses successeurs, d'une décentralisation culturelle permettant à la population locale l'accès aisé à des œuvres de haute facture. Ce qui s'inscrit précisément dans une politique d'aménagement du territoire. Jean Launay le concède aisément. Certes, il y a des festivals comme, notamment celui de Saint-Céré qui se produit en partie dans l'Usine. Mais cette action est éphémère et elle concerne en grande partie des publics extérieurs et des touristes. Il est donc nécessaire, souligne notre député, de penser dans le long terme une permanence de développement artistique et culturel qui s'inscrirait dans la durée et tout au long de l'année à l'intérieur de murs. Pourquoi pas en l'Usine de Saint-Céré pour lequel des projets ont fleuri avec une exigence professionnelle ?

Mais pour cela, il faut du temps, une action dans la continuité, consolidée sur le terrain. « Comme celle menée par Art'zimut dans la dimension de la mémoire ». Cette action lui semble en cohérence avec l'esprit du terrain fait de multiplicité, d'équilibre, de transversalité entre vallées, entre espaces hétéroclites. Alors peut-être que ceux qui font parler les murs, pourront un jour trouver des murs pour faire sonner l'écho du monde.

A.F.





Dans le parc du «château» de Puybrun

suite de la page 1

Le Maire de Puybrun y pose avec Marianne qu'il fait mine d'embrasser. Photos prises par Lucie B., Désiré Chatanay, animateurs du stage photo et leurs stagiaires qui avaient installé leur studio et laboratoire aux abords de la place. C'est l'heure de la balade de nuit. Celle-ci est digestive. Ballet de lampes de poche, des lucioles dans la nuit. L'assemblée se met en mouvement derrière les guides adoptant les postures très connotées de la plus pure tradition du théâtre de rue. Elle s'engouffre lentement dans la pénombre de l'église qui ouvre comme un goulet d'étranglement sa porte étroite. Attention aux trois marches ! Le noir s'instaure et le silence aussi. Dans le faisceau des lampes une copie de la piéta de Michel-Ange est ceinte d'un ruban tricolore, signe d'une laïcité qui réaffirme ses droits au sein même de l'église. Un souterrain relie de façon signifiante l'église et le château qui borde la grand-place. On ne l'empruntera pas, mais après une longue déambulation comme une périphrase tout autour du village, c'est là, dans le parc du château, que la foule fera halte pour mettre un point final avant de se disperser sur la grand-place. Il y a du symbole semé mine de rien dans les pas des marcheurs. Le politique emprunte catimini les pas des promeneurs laissant ses traces discrètes. Ce qui paraît comme une photo de l'ordre instantané retisse en fait une longue histoire faite de conflits tapis depuis des siècles au fond de ces vallées sombres et riantes où le laïque et le républicain n'ont pas fini de se frotter à la noblesse et au clergé jamais éteints.

Pour l'heure, la nef de l'église à l'architecture ramassée et puissante impose son religieux silence. La foule est recueillie. On écoute la nuit. Un murmure sourd des murs. Des voix chuchotent une mélodie qui semble nous remonter du fond des âges et envahit en crescendo la nef centrale. Dans le nuage chromatique aux sombres tonalités, une voix de cristal s'élève comme une coupe claire, une sorte de Saint Graal offerte débordante à la foule recueillie et saisie de silence. C'est celle de Lucie B., jeune femme aux talents polymorphes. L'œil et la voix épousés.



Roger le facteur

Dehors, les murs abandonnés d'un ancien gîte à l'abandon sont maculés de tags fraîchement bombés. Après la crypte, c'est l'heure du script. L'écriture manuscrite affirme ses droits en apposant sa poésie de l'éphémère sur l'urbanisme et l'architecture qui, selon Victor Hugo, furent avant Gutenberg la première impression en caractères solides de l'écriture du monde. Ecritures apocryphes sur les murs de la ruine. Des mots poèmes isolés : SOLITUDE, VOYAGE, BEAUTE, OBSESSION, J'AI DES FRISSONS TATOUÉS SUR LA PEAU DU SOUVENIR, JE T'M ET J'IMAGINE... Monsieur le Maire monte sur le mur et, une bombe à la main, finit la phrase en rajoutant : ...UNE GRECHE. Acte poético-politique. Cette maison est un tableau éphémère. Elle devra être abattue pour laisser place à l'avenir. Les mots sur ses murs précipiteront sa chute. Des mots, plantés çà et là sur le sol, illuminés de bougies comme dans un potager de poésie, agrémentent le parcours des promeneurs, on les retrouve accrochés en parchemins tout au long du chemin sur les vieux murs de pierre. L'atelier du livre objet est passé par là et signe la balade d'un acte plastique et littéraire de belle qualité. Des lettres encore,

mais comme mémoire, comme lien de vies, comme relation existentielle, présentes en chair et en os par le témoignage de Roger, ancien facteur de la région, 40 ans de bons et loyaux services pour relier les hommes entre eux. Il dit que les lettres et les facteurs ne sont plus ce qu'ils étaient parce que le monde qu'il a connu n'est plus. Les postes se sont effacées du paysage comme de vieux palimpsestes.

Le village de Puybrun s'arrête en précipice, dans une faille, comme une phrase coupée au bord d'une route. Un large mur le borde sur lequel des danseurs tentent d'inscrire en hiéroglyphes mobiles une ultime écriture, écriture éphémère de leurs corps en mouvement. Feux d'artifices signant deux points d'exclamation et la balade dans l'encre de la nuit s'étiole comme une histoire sans fin. A suivre.

Mais le matin laisse rêveur dans cette crudité du jour. Qu'avons-nous vu vraiment ? Une soirée en repas et balade dont la nuit même semblait le maître de l'ouvrage. Parmi quelques moments de pure poésie et quelques actes artistiques de qualité, beaucoup de gestes culturels approximatifs et à l'intérêt douteux. Voire des moments parfois agaçants où l'art et la culture se regardent le nombril, quelque chose de forcé voulant faire culturel, comme pour forcer le spectateur à accepter d'emblée le bien-fondé d'une démarche. L'intrication du politique, de l'artistique et de la simple animation nous mène parfois à la limite de la manipulation. Peu de place est laissée à la liberté critique, fondamentale pour l'art et la culture. Il y a ici tellement de bon sentiment affirmé, une forme de politiquement et culturellement correct, qui pose l'acte artistique et culturel comme une chose forcément positive, que cela provoque un certain malaise. Notre bilan est à ce niveau un peu mitigé.

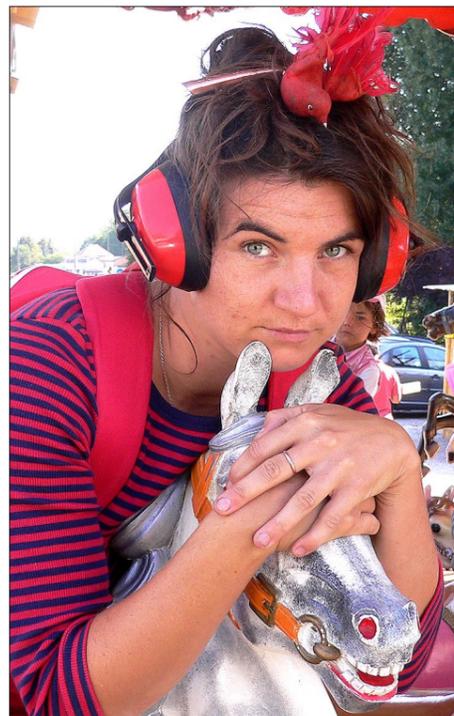
Il faut rendre un vibrant hommage au travail acharné des animateurs d'Art'zimut et reconnaître et défendre becs et ongles la nécessité, voire l'utilité publique de leur travail de fond. Mais il est également nécessaire de faire le point sur les limites actuelles de ce qui apparaît dans la face émergée de l'iceberg que constituent ces quelques journées vécues auprès d'eux.

Il semble, pour faire court, que la dimension de l'animation en tant que telle, comme nous l'avons déjà observé durant toute la semaine, prend trop le pas sur les dimensions proprement artistiques et culturelles. Nous comprenons fort bien la nécessité d'animer et d'entraîner le public de manière festive. Mais il faut, maintenant que l'action prend corps, laisser exister l'artiste en tant que tel. Lui laisser, de même qu'au public l'espace de liberté critique sans lequel il n'y a pas d'art véritable. Ne pas trop les enfermer dans un cocon de bons sentiments car il n'y a rien de tel pour rendre inefficace l'oeuvre artistique et culturelle. On ne fait pas plus un événement culturel, qu'on ne fait comme il se dit souvent et à juste titre un roman avec de bons sentiments.

Il nous semble en conclusion de pure nécessité que l'équipe d'animation prenne maintenant professionnellement du recul, descende de scène et se mette en retrait afin de se concentrer sur la nécessaire organisation dans l'ombre en laissant les artistes et le public se rencontrer sans leur regard. Il y a là une position difficile, mais nécessaire de l'entremetteur artistique et culturel qui doit accepter de s'effacer pour faire exister la relation.

A.F.

Sur les quais de Bretenoux De Tchernobyl à Saint-Michel ou le destin de Lucie B.



Elle a vu, à Tchernobyl, la vérité du Monde

Lucie B. est photographe et dirige avec Désiré Chatanay l'atelier photo d'Art'zimut. Elle confie au Canard son parcours artistique sur fond de fin des Rencontres culturelles transversales

« Iris vert sur touches de bleu » n'est pas l'intitulé d'une nature morte, ce sont bien les yeux de Lucie B. qui accrochent le regard des badauds du marché de la place de Bretenoux. Assise à la terrasse de la Source, un des cafés de la grand-rue, Lucie affirme que ces premiers clichés photos ont été réalisés à l'aide d'un polaroid offert par ses parents. A l'image du personnage, son parcours biographique est assez singulier. C'est que l'intervenante de l'atelier photo d'Art'zimut a fait du théâtre classique avant que la petite boîte obscure devienne une de ses passions. Les formalismes et les cadres rigides de l'art ne lui conviennent guère et la conduisent vers l'univers de la photographie semblant mieux correspondre à son désir de liberté. Mais Lucie aime à multiplier les paradoxes. Pour preuve, les années passées au Lycée militaire des Pupilles de l'air, dans la région de Grenoble.

Tantôt interloqués, tantôt tout sourire, les passants freinent le rythme de leur flânerie rien que pour voir Lucie ajuster l'oiseau rouge en feutre qu'elle porte sur la tête en guise de broche et l'inséparable casque rouge pareil à une écharpe qui enroule sa nuque. Il est censé protéger ses tympans des cris stridents du piccolo qu'elle pratique dans la fanfare d'Art'zimut. Mais la jeune femme reste concentrée et lâche : « la véritable première photo est en fait celle de mon animal de compagnie qui est mort, un mouton appelé : Bela

Lugosi. C'est le nom d'un acteur incarnant un vampire » et poursuit : « la photo est un palliatif de la mémoire, elle permet de fixer sur la pellicule des souvenirs ; c'est pour cette raison que je ne retiens rien (rires) » Lucie par le biais de la photographie cultive les notions de temporalité et de mémoire qui demeurent des concepts majeurs de sa démarche. Dès lors, la photographie est moins la traduction d'un parti pris technique et esthétique que celle d'une volonté de donner du sens à l'existence. L'art, dirait peut-être Nietzsche, « pour ne pas périr de la vérité de la vie ». Et, cette réalité de la vie n'a pas de frontières, pour Lucie qui l'a croisée en Ukraine à Tchernobyl. De son retour de la région irradiée, elle a photographié des villages rayés de la carte par la catastrophe. Le film de son argentique n'a pas omis d'impressionner les « liquidateurs » : les pompiers chargés d'aller à l'assaut du brasier radioactif. Aujourd'hui, la photographe sillonne les routes de l'hexagone avec sa caravane où sont exposés ce que ses yeux ont vu. Elle confie : « c'est ma façon à moi de rendre hommage et de me rendre solidaire. » et précise : « en intervenant au sein d'Art'zimut à Labéjou, mon travail se prolonge en racontant d'autres histoires. » En effet, les stagiaires de l'atelier photo ont réalisé des romans-photos qui racontent une petite histoire. Celle intitulée, par exemple, « O ! Mon amour, je t'adore » est très surréaliste et met en scène une dorade qui est dévorée par une poupée. Les photos qui ont été projetées sur les murs de l'église de Saint-Blaise lors de la balade nocturne de Puybrun sont l'œuvre également des stagiaires de l'atelier. Ces derniers devaient se plier au thème suivant : pour se faire photographier, le modèle doit venir avec son objet favori.

Lucie B. sait que les Rencontres touchent à leur fin et qu'elle devra refermer la porte de sa caravane- expo pour montrer ailleurs, 20 ans après, la vérité de Tchernobyl. Et l'intervenante de conclure « pour moi, le stage que j'ai dirigé a été très important. J'ai pu transmettre aux stagiaires ce que je crois savoir dans mon domaine, le reste n'a pas d'importance. Cependant, il y a un esprit dans les Rencontres qui est là, qui reste et qui ne change pas tellement : un mélange entre pratique artistique et fête. Je crois que ces choses se mélangent difficilement : il y a des choix à faire »

S.H.



La caravane expo de Lucie B.

L'atelier photos de Lucie B. et Désiré en quatre saisons à Puybrun, vu par Anna



Le printemps



L'été



L'automne



L'hiver



Retour sur intervenants Le temps des bilans

Cuisine

Michel, un des chefs de la cuisine, déclare : « Toute l'équipe et moi-même sommes plutôt satisfaits de l'édition 2006. On a servi beaucoup plus de repas que la dernière. Le petit « hic » cependant vient peut-être de la cuisinière en chef qui ne peut pas être présente toute la journée. Sitôt qu'elle donne un coup de main à Loubéjou, son travail l'oblige à se rendre à Saint-Céré. C'est plutôt éprouvant. Cela dit, la cuisine a bien été soutenue par de nombreuses personnes qui nous ont spontanément offert leur aide pour le service et la plonge. Tout ceci s'est déroulé dans une ambiance formidable »



L'équipe de choc

Technique son et éclairage

Karim Smaili, régisseur général, avance : « Je suis passionné par ce que je fais et reste toujours positif. Durant la semaine écoulée j'ai pu me rendre compte que nous étions que les maillons de la grande chaîne des Rencontres et que nous travaillions tous ensemble pour offrir aux gens et aux stagiaires le meilleur de nous-même. Nathalie, Edith et tous les autres stagiaires ont bien assuré car ils ont eu à gérer plein de choses en même temps surtout à la soirée de Gagnac. Je garde un bon souvenir de cette édition. La seule petite appréhension que j'ai eu, s'est produite lors des premiers contacts avec les stagiaires. En effet, on ne sait jamais sur qui on va tomber mais ça, c'est fantastique car ça fait partie du métier et aide à avancer. »



Karim dans son «atelier»



Christiane Caminade et Laurent de Chanterac,

Tango argentin

Christiane Caminade et Laurent de Chanterac, intervenants à l'atelier Tango, soulignent : « Nous avons passé une très bonne semaine avec les stagiaires. Il y a eu aussi des moments inoubliables : le tango improvisé que nous avons dansé dans l'église de Gagnac, accompagné par la voix de Séréna et la guitare de James, a été un grand moment de bonheur. Ce sont des choses qui se produisent que très rarement, surtout dans une église. Nous sommes sensibles à la découverte des lieux à travers la danse. On devrait cependant travailler plus en amont ce type de spectacle pour lui donner toute sa mesure. »



La F.I.R.E. met le feu

Fanfare

Franck Assemat, intervenant de la fanfare, déclare : « J'ai bien apprécié la transversalité car cette année les stagiaires n'hésitent pas à faire plusieurs types de stages. Il y a donc une grande souplesse dans le planning. Aussi, proposer des liens entre les stages est une bonne chose. Juste avant le début des Rencontres, j'étais parti dans cet état d'esprit et suis content de l'avoir retrouvé pendant ces sept jours. Dans l'ensemble, je me suis régalé. Mais pour la fanfare s'il y avait eu plus de musiciens, nous aurions pu formé un grand ensemble lors de nos prestations. Bref, c'était quand même génial car le groupe de musiciens était très bien équilibré et complémentaire. »

S.H.

FIN DE PARTIE La dernière balade



Danse dans noyeraie



Chant et photos au lavoir



Chant d'enfants chez «La Céliou»



Danse sous un rideau d'eau



Tango au jardin



Sainte Séréna

Avec Valérie et Jérôme Merle La danse, un dire par le corps



«Le geste n'est pas une fin en soi»

Au lendemain de leur spectacle, « Je suis jaloux de vous », Jérôme et Valérie m'ont reçu à l'issue de leur dernière séance de stage. Mariés depuis huit ans, ils dansent ensemble depuis une quinzaine d'années. Après une longue formation avec Isabelle Bouloz, ils créent leur compagnie afin de poursuivre leur propre recherche, en particulier sur la raideur et la dysharmonie des corps.

Pourquoi ce thème la jalousie ?

Valérie : Quand on travaille en création, c'est un peu ce que l'on vit au quotidien dans nos relations avec nos danseurs et dans les relations en général dans les cours de danse. Pour que la danse commence à prendre une identité, à devenir plus puissante, plus libre, pour qu'elle puisse s'ouvrir et être donnée vraiment, qu'elle parle plus vers l'extérieur que simplement pour soi, il faut gagner en confiance. Le maître mot de notre travail en général est : la confiance. Comment trouver sa place, comment trouver ses racines, affirmer son identité ? Comment accepter, à un moment donné de s'engager, de moins lutter, au moins au moment de la danse. On a travaillé sur la jalousie parce que la plupart du temps, on se compare, on se diminue soi-même, on s'empêche d'aller chercher, on coupe la danse.

Jérôme : Je suis d'accord avec Valérie, mais je le dirais

autrement. Plus que la confiance, c'est la nécessité qui est au cœur de notre approche. Lorsque je vois de la danse, que je vois des corps bouger, j'ai la chance d'y voir, plus qu'une surface. Je vois quand un danseur manque de confiance, je vois le rapport au geste que cela crée et je sens d'emblée qu'on ne peut pas passer à côté de cela. En tant que danseur, je sens également qu'on ne peut pas me dire : c'est comme cela qu'il faut faire ou ce n'est pas comme cela qu'il faut faire. On peut me le dire mais au fond, il y a une nécessité plus grande qui fait qu'il faut que je danse. C'est ce que j'entends par confiance : celle de pouvoir dire : écoutez, voilà ce que je pense.

Quelle est la spécificité de votre travail avec les danseurs ?

Valérie : Notre spécificité, dans l'enseignement comme dans les spectacles, est de travailler l'improvisation. Parce qu'il y a une très grande qualité quand les corps sont là, ici et maintenant : « ce que veut dire contemporain ». On travaille énormément « improviser », pour que la danse ne soit pas qu'une technique, qu'une reproduction des pas, qu'une récitation ou le simple apprentissage d'un vocabulaire, il est important qu'elle puisse être reliée à l'âme du danseur, à son désir, à sa sensibilité et que peu à peu, il puisse créer, inventer, découvrir.

Jérôme : Pour moi, le geste n'est pas une fin en soi. Le mouvement est porteur de quelque chose et c'est cela qui m'intéresse. Travailler la technique mais pour quoi dire. Dire regardez, je suis technique. Cela n'a pas de sens. C'est-à-dire que le fond du travail que je fais, c'est le dire mais le dire par le corps. Alors à ce moment là

se pose la question de la technique. Se pose la question des moyens pour dire. Mais c'est d'abord la nécessité de dire. C'est d'abord un travail interne sur les désirs, le plaisir, sur le pourquoi de la danse tout simplement. Pourquoi on danse, pourquoi on a envie de danser. Nous avons aussi la sensation que la danse n'appartient pas uniquement à ceux qui auraient une qualité corporelle. Nous avons plutôt la conviction qu'elle s'inscrit dans un corps, n'importe quel corps, de n'importe quel âge, avec n'importe quelle infirmité. Le travail consiste à se mettre en relation d'abord avec son corps, avec son infirmité, avec son poids, avec sa taille, sa respiration. Quand on a commencé, on a fait tout de suite des comparaisons avec la création artistique, en particulier en peinture. Pour moi, c'est devenu évident : la raideur d'un corps, c'est magnifique. Pourquoi faudrait-il taire la raideur. En danse, on parle souvent d'harmonie mais la dysharmonie aussi un sujet intéressant.

Alors pourquoi dansez-vous ?

Valérie : Pour moi, c'est une nécessité. Si je ne dansais pas, je serais malheureuse. Au moment où je danse, je crois que je suis totalement moi-même. C'est le moment où j'arrive le plus fortement à la fois à m'élever et en même temps à être ancrée et centrée. C'est le lieu où je suis tranquille, à ma place. J'ai plus de difficulté à vivre au quotidien qu'à être dans la danse.

Jérôme : C'est difficile. Je crois que je danse parce que j'ai besoin de me retrouver, je crois que je me cherche. J'ai dansé pour la première fois, à l'université. J'avais 19 ans et je venais de passer mon bac

C'est tard ?

Très tardif. J'étais un nageur de haut niveau. Au moment où j'ai rencontré la danse, cela a été un choc émotionnel. J'ai commencé à être moi-même pour la première fois, c'était comme une nouvelle naissance. Tout à coup, c'est comme si je n'avais jamais parlé, comme si je n'avais jamais été moi. J'étais quelqu'un d'autre, j'avais une identité nouvelle. Je me sentais bien, ma parole devenait mienne. Il y a peut-être un lien avec ce que j'enseigne et la manière dont je le fais : le danseur doit chercher sa propre parole.

Propos recueillis par L. A.



Je suis jaloux de vous

LE PLAÎT MEC DU JOUR



LES BÉCOTS DE LA PIE PAULE



C'est l'amour vache ! Une des manières de faire pousser les cornes à messieurs les taureaux. Les génisses de Jean-François, frappées de doute sur l'utilité amoureuse des mâles. Encore des victimes des nouveaux philosophes.

Le Canard Zimuté

Librement enchaîné aux Rencontres Culturelles Transversales

Edité par l'Association Art'zimut

Mairie 46130 Bretenoux

Tél. 05 65 38 61 19

<http://artzimut.free.fr>

Rédacteur en chef : Alain Foix

Rédacteurs : Lydia Archimède et Stéphane Hélène

Mise en page : Matou

ont participé à ce numéro : Guillaume Escobar

et Philippe Pioche

Diffusé gratuitement pendant la semaine des Rencontres Culturelles Transversales d'Art'zimut

Imprimé, à 500 exemplaires, par nos soins, grâce au concours des établissements Gérard Sabut.



Avenue de Villefranche - 12390 RIGNAC

Copieur et Imprimante noir et couleur

Concessionnaire KONICAMINOLTA AVEYRON - LOT - LOZERE

Tél 05 65 80 12 12 - Fax 05 65 80 12 18 - e-mail : gsabut@sabut.fr

L'INVITÉ DE LA RÉDACTION La mémoire du village



« Je suis l'homme le plus vieux de la commune ». Ses 90 ans (il les aura ce 6 août) Jean-Marie Kerneur les porte bien. Voilà, plus de cinquante ans qu'il s'est installé au village de Saint-Michel Loubéjou. « A ma retraite, j'avais décidé de devenir agriculteur », lance-t-il plein de fierté. Breton d'origine, l'homme est entêté : « je voulais relever le défi. Je me suis dit, mon vieux, tu t'es foutu dans cet enfer qu'est l'agriculture, il va falloir faire des preuves ». Sans coup férier, il se lance : « j'ai acheté du matériel et un tracteur. Je suis un des premiers à s'être motorisé dans le coin », assure-t-il. Pari réussi. Dans le village, on le voit encore le matin passer sur son tracteur pour une simple visite à son champ qu'il regarde tendrement. Il cultive encore son jardin et un peu sa vigne. Mais l'histoire d'amour de Jean-Marie à Saint-Michel Loubéjou a commencé bien avant 1955. S'il est une mémoire du village (il en connaît les moindres recoins, les chemins jadis empruntés aujourd'hui disparus), il est surtout un témoin de la grande Histoire. Celle qui forge les destins et parfois les détruit. Appelé sous les drapeaux en 1935, il fait ses deux ans de service avant de s'engager : « C'était la guerre et je suis parti au front sur la frontière belgo-hollandaise ». Une drôle de guerre, celle de la débâcle, de l'armistice signé par Pétain : « Ce n'était pas beau à voir. On était battu, j'ai pleuré de voir la déroute de l'armée française ». Son destin à lui va prendre une drôle de tournure. Son unité arrive en juin 40 à Saint-Michel Labéjou et y reste deux mois. Maréchal de logis chef, son bureau est à la mairie. La fille du maire, Denise en est la secrétaire. Trois ans plus tard, leur destin est noué. Cette belle histoire là dure encore. Samedi, Denise n'a pas pu l'accompagner à la balade d'Art'Zimut. Il y a raconté ses souvenirs, même ceux de la guerre qu'il dit être encore douloureux. Avec un jour d'avance, Art'zimut a fêté ses 90 printemps.

L. A.